

« Le Désir de la reine Xoc »

Philip Wickham

Number 73, 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/28240ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Wickham, P. (1994). Review of [« Le Désir de la reine Xoc »]. *Jeu*, (73), 141–143.

« Le Désir de la reine Xoc »

Texte de Catherine Joncas, selon le *Chilam Balam* maya. Mise en scène : Yves Sioui-Durand ; scénographie : Jean Bard, assisté de Michèle Gagnon ; éclairages : Guy Simard ; musique : Michel Smith. Avec Micheline Dahlander, Christine Foley, Gérard Gagnon, Catherine Joncas, Yves Sioui-Durand et la voix de Monique Joly. Production d'Ondinnok, présentée au Centre interculturel Strathearn du 9 au 19 novembre 1994.

**Pour ne plus porter les peines
du monde**

Le théâtre Ondinnok n'est pas inconnu. Mais hélas ! depuis sa fondation en 1985, ses productions sont demeurées en marge du courant théâtral dominant. Pourtant, on a pu revoir sur un terrain vague du centre-ville, en même temps que le Festival de théâtre des Amériques en 1992, une reprise du *Porteur des peines du monde*, spectacle qui avait été créé au Festival de théâtre des Amériques en 1985¹. Ondinnok a également créé, en collaboration avec Jean-Pierre Ronfard et le Nouveau Théâtre Expérimental, *la Conquête de Mexico* en 1991. La compagnie soulignait alors son désaccord avec les fêtes du 500^e anniversaire de la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb. Il est regrettable de constater qu'Ondinnok, avec une approche artistique originale — la seule compagnie professionnelle au Québec à rendre compte de la réalité et de la pensée autochtones d'ici et d'ailleurs en Amérique —, souffre d'un tel ombrage. Il faut dire que le climat qui prévaut actuellement dans les

relations avec les communautés autochtones, à la suite de la crise d'Oka et de ses séquelles, n'aide pas les choses.

Cette nouvelle création du théâtre Ondinnok a été présentée pendant la Semaine nationale interculturelle qui a eu lieu en novembre 1994. Mais Yves Sioui-Durand, cofondateur de la compagnie avec Catherine Joncas, exprime des réserves quant aux bien-fondés politiques de cet événement mis sur pied par le gouvernement provincial. Aux yeux des deux cofondateurs, les échanges que l'on désire créer entre les différentes cultures, et qu'ils encouragent par ailleurs, ne sont pas dépourvus d'ambiguïté². En dehors du cadre politique, *le Désir de la reine Xoc* nous permet de mieux saisir les préoccupations artistiques du théâtre Ondinnok, qui poursuit ici une réflexion sur le jeu et le

1. Voir la critique du spectacle par José Mailhot, « Une mythologie moderne de l'amérindianité. Commentaire ethnologique », *Jeu* 38, 1986.1, p. 72-79.

2. Le théâtre Ondinnok et le travail de ses créateurs feront l'objet de ma chronique « Saviez-vous que ? » dans *Jeu* 74.

théâtre, sur la mythologie et le sacré, et sur les liens ancestraux qui existent entre les communautés autochtones d'Amérique. Ces liens qui, pour Sioui-Durand et Joncas, s'étendent jusqu'en Asie, sont fondés essentiellement sur le culte du Soleil. On constate qu'Ondinnok pratique un théâtre engagé, qu'on pourrait aussi qualifier de primitif, non pas parce qu'il est rudimentaire, mais parce qu'il cherche toujours à créer des ponts avec les origines.

Le Désir de la reine Xoc tire son inspiration de plusieurs sources, dont l'une est littéraire. Les textes qui le composent sont extraits d'un ancien livre maya, intitulé le *Chilam Balam*. Ils rassemblent des prophéties et des divinations dont l'interprétation est assez problématique pour la pensée occidentale contemporaine, mais que les Mayas du Mexique et du Guatemala utilisent encore aujourd'hui pour leurs cérémonies religieuses. Problématique parce que ces textes, basés sur un calendrier particulier et sur les fondements d'une civilisation qui a été menacée d'extinction, font voyager des personnages fictifs dans le passé, le présent et l'avenir, en destructurant l'ordre chronologique habituel. *Le Désir de la reine Xoc* s'inspire aussi des fêtes du carnaval en Amérique centrale, du rituel entourant la fabrication du Mam, cette figure divine qui conduit la destinée de la communauté, ainsi que de la pratique de certaines compagnies de théâtre populaire du Mexique et du Guatemala. Ondinnok nous convie donc à un théâtre dont les origines sont ailleurs, mais qui trouve des résonances dans notre entourage mystique et imaginaire.

Comparativement au *Porteur...* (le seul autre spectacle d'Ondinnok que j'ai pu voir), *le Désir de la reine Xoc* faisait preuve de perfection et de finition dans le travail scénique, ce qui est sans doute normal

lorsqu'on joue dans un théâtre plutôt qu'à l'extérieur. En même temps, la simplicité du décor et de la mise en scène aurait permis que cette pièce soit jouée dehors, sur une place publique du Mexique ou dans une petite clairière dans le nord du Québec. Autre choix inhabituel, Ondinnok a décidé de faire appel à des comédiens professionnels plutôt qu'à des personnes issues de la communauté autochtone, ce qui a permis d'offrir un jeu plus maîtrisé et d'entamer un dialogue avec le milieu théâtral. Comme quoi le théâtre ne doit pas être une pratique artistique refermée sur elle-même, ne donnant la parole qu'à la culture dont elle est issue.

Comme pour rappeler la présence nécessaire des éléments naturels, une toile de fond, éclairée de couleurs pures — bleu profond, rouge feu —, situait l'action malgré tout dans un décor extérieur. La petite scène carrée était entourée d'estrades sur trois côtés, ce qui permettait aux spectateurs de se sentir conviés à une cérémonie où seuls les initiés sont admis. Elle délimitait un espace, qu'une toile transparente pouvait isoler davantage, juste assez grand pour que les cinq personnages, réunis comme dans une grotte dérobée aux regards extérieurs, s'adonnent à leur rituel. Les quelques pierres au sol et les structures de bois, dessinant vaguement la forme d'un crucifix, laissaient deviner qu'ils se réunissaient en fait au milieu des décombres d'une église détruite. Ici, le théâtre se confond à la vie. Ces deux hommes et ces trois femmes pourraient être les membres d'une petite communauté. Mais en même temps, leurs actions sont trop ludiques, trop pleines d'une vérité cachée (comme celle que détiennent les sorciers), pour laisser croire qu'ils ne sont pas aussi des acteurs. Ils pratiquent une forme de rituel de la purification où l'un d'eux se déguise en Mam, en portant un gros masque et un

plastron de bois. Ce Mam doit subir un procès qui est davantage physique que verbal. Le jeu intense et musclé de Gérard Gagnon convenait parfaitement pour incarner ce personnage du sacrifice, lointain cousin de Jésus-Christ, entouré de ses camarades, qui deviennent en fait ses bourreaux. On le roue de coups, l'enterre sous les pierres, le fait suer ; des incantations et des danses sont exécutées alors qu'on brûle de l'encens et que des invectives sont lancées de part et d'autre, dans une langue que mon oreille profane définirait comme un mélange d'espagnol et d'une langue autochtone du Mexique. Un repas, aussi, est partagé. Autour de la scène, sur un mince praticable, les personnages revêtent des costumes et s'adonnent aux processions du carnaval ou à des scènes de chasse, comme pour briser le cocon de leur vie recluse, et agir sur la nature et sur le monde. Il faut souligner ici la beauté de certains costumes qui recréaient l'ambiance loufoque et carnavalesque du Mardi gras.

Le Désir de la reine Xoc n'était pas un spectacle que l'on pouvait interpréter de façon conventionnelle. Seuls les extraits du *Chilam Balam*, dits par Monique Joly, étaient en français. De toute façon, l'intention des créateurs se situait ailleurs. Par le jeu des corps et le choc des voix, par la rythmique des différentes étapes du rituel, par la danse et le chant, ils voulaient dérober le spectateur à son existence quotidienne et l'approcher du cercle de ces cérémonies parfois violentes, parfois réjouissantes et parfois solennelles qui sont sans âge. Il s'agissait de chercher à travers le récit des prophéties séculaires le noyau archétypal qui réunit les hommes et leur permet de se purifier de leurs fautes, de se soulever contre l'ordre civil pour retrouver un ordre plus fort encore, qui est du domaine du divin et du sacré. Le théâtre Ondinnok continue, dans une forme de rituel théâtral

de plus en plus maîtrisée, sa mission de pourfendeur des vérités mortes, mais cette fois avec l'amertume du porteur des peines du monde en moins. Comme s'il avait trouvé dans la subversion du rire et du jeu une nouvelle arme pour renaître.

Philip Wickham

« La Espera »

Texte de Miguel Retamal ; chansons d'Alfredo Lepará et Carlos Gardel, Julio Numhauser, Víctor Jara, et Violetta Para. Mise en scène : Guy Beausoleil, assisté d'Annick Nantel ; chorégraphie : Ginette Prévost ; décors : Mario Bouchard ; costumes : Mireille Vachon ; éclairages : Luc Prairie ; musique : Alexandre Venegas ; bande sonore : Diane Leboeuf. Avec Manuel Aranguiz (Manuel), Robert P. Côté (Le Psychiatre), Isabel Dos Santos (Rosa), Sylvie Gosselin (Claude, l'Hôtesse), Rémi Laurin (Matias, Manuel enfant), Robert Lavoie (le Contremaître grec, le Fonctionnaire, le Passant), Alejandro Moran (Rodrigo, le Conseiller), Luc Morissette (le Commissaire, le Policier), Serge Postigo (Matias 20 ans), Anouk Simard (Guadalupe et Giovanna Tomacino), Ariane-Li Simard-Côté (Clara), Alexandre Venegas (Gustavo) et Denise Boyer, Alain Gendreau, Danielle Matteau, Armand Vachon (choeur des émigrés). Production du Carré-Théâtre, présentée au Théâtre de la Ville du 1^{er} au 26 novembre 1994.

La tragédie de l'exil

Lorsque nous entrons dans la salle, nous sommes immédiatement plongés dans une atmosphère d'attente qui se prolongera tout au long du spectacle jusqu'à la fin tragique du héros, Manuel. Les comédiens sont assis autour d'une aire de jeu centrale sur des petites chaises pliantes en bois. La scénographie simple évoque une salle d'attente de gare. Derrière les comédiens, sur trois côtés, le public s'installe et attend le début de la représentation. Le spectacle de l'attente est ainsi dédoublé et réfléchi à l'infini comme lorsqu'on place deux miroirs l'un en face de l'autre.